

Caitlin MORAN

**COMMENT PEUT-ON (encore)
ÊTRE UNE FEMME ?**



*« Un livre aussi drôle
qu'intelligent : c'est un exploit ! »*

Flammarion

STYLIST

Caitlin MORAN

COMMENT PEUT-ON (encore) ÊTRE UNE FEMME?

TIME OUT

« L'auteure la plus drôle
de Grande-Bretagne. »

Il n'a jamais été aussi facile d'être une femme : on a le droit de vote, la pilule, et depuis 1727 personne ne nous a fait de procès pour sorcellerie. Cependant, quelques questions agaçantes persistent : pourquoi doit-on se faire épiler le maillot en ticket de métro ? Quelle position adopter face au Botox ? Est-ce que les hommes nous haïssent secrètement ? Pourquoi les soutiens-gorge font-ils si mal ? Et pourquoi tout le monde veut savoir quand on fera un bébé ?

Moitié mémoires, moitié coup de gueule, *Comment peut-on (encore) être une femme ?* répond à ces questions – tout en nous racontant l'adolescence, le boulot, les strip clubs, l'amour, les kilos en trop, le shopping, l'avortement, la maternité et bien plus encore.

Née en 1975, **Caitlin Moran** a écrit son premier roman, *Les Chroniques de Narmo*, à l'âge de quinze ans. Chroniqueuse et critique télé au Times, elle a reçu le British Press Awards décerné au meilleur chroniqueur de l'année en 2010, puis celui de meilleur critique et journaliste en 2011. Son deuxième livre, *Comment peut-on (encore) être une femme ?*, a été élu meilleur livre de l'année au Galaxy National Book Awards. Véritable succès, il s'est rapidement vendu à plus de 400 000 exemplaires. Caitlin Moran est suivie par 300 000 personnes sur Twitter.

Traduit de l'anglais par
Mathilde Bouhon

« Le livre que toute femme
doit avoir lu. »

GRAZIA

THE TIMES

« J'ai dévoré *Comment peut-on (encore) être une femme ?...* Voilà le livre qu'attendaient des générations de petits copains désemparés. »

Flammarion

**COMMENT PEUT-ON (encore)
ÊTRE UNE FEMME?**

Caitlin MORAN

**COMMENT PEUT-ON (encore)
ÊTRE UNE FEMME ?**

*Traduit de l'anglais
par Mathilde Bouhon*

Flammarion

Titre original : *How to be a woman*
Éditeur original : Ebury Press, an imprint of Ebury Publishing,
a Random House Group company.
© Caitlin Moran, 2011
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2014
ISBN : 978-2-0813-4723-6

Caitlin Moran n'avait littéralement aucun ami en 1990, ce qui lui laissa tout le temps d'écrire son premier roman, *Le Monde de Narmo*, à l'âge de quinze ans. À seize ans elle rejoignit l'hebdomadaire musical *Melody Maker*, et à dix-huit présenta brièvement l'émission musicale *Naked City* sur Channel 4. À la suite de ces débuts précoces, elle enchaîna sur dix-huit années en tant qu'éditorialiste au *Times* – aussi bien comme critique télé que dans la section la plus lue du journal, la rubrique satirique « *Celebrity Watch* » – remportant le prix British Press de l'éditorialiste de l'année en 2010.

Aînée de huit enfants, scolarisée à domicile dans un logement social de Wolverhampton, Caitlin lut énormément de livres sur le féminisme – dans le but principal de pouvoir enfin prouver à son frère Eddie qu'elle était scientifiquement meilleure que lui.

Caitlin n'est pas son vrai nom. Elle a été baptisée « Catherine ». Mais elle a vu « Caitlin » dans un roman de Jilly Cooper quand elle avait treize ans et a trouvé l'orthographe excitante. Voilà pourquoi elle le prononce mal : « Catlin ». Ce qui cause du tort à tout le monde.

www.caitlinmoran.co.uk

PrOLOGue

Le pire anniversaire de L'histoire

Wolverhampton, 5 avril 1988

Me voici, le jour de mes treize ans. En train de courir. De fuir les petites frappes du quartier.

« Espèce de garçon manqué !

— Épave !

— Garçon manqué ! »

Je fuis les petites frappes qui traînent sur l'aire de jeu proche de la maison familiale. Une aire de jeu tout ce qu'il y a de plus typique de l'Angleterre de la fin des années 1980. Surfaces sécurisées, design ergonomique, connaît pas ! Pas plus que les lattes sur les bancs, d'ailleurs. Tout n'est que béton, bouteilles de Corona en miettes et herbes folles.

Je cours comme une dératée. Mon souffle se bloque dans ma gorge comme du vomi. Cette scène, je l'ai déjà vue dans des documentaires animaliers. La suite, je la connais par cœur. Mon rôle est clairement celui de « la faible antilope séparée de son troupeau ». Les petites frappes, ce sont « les lions ». Ça finit toujours mal pour l'antilope. Bientôt, je serai leur « déjeuner ».

« Eh, la romano ! »

Je porte des bottes Wellington, les lunettes fournies par la santé publique me font la tête d'Alan Bennett,

et le manteau militaire de mon père semble tout droit sorti de la penderie de Withnail¹. Je n'ai pas, il faut bien l'admettre, une allure des plus féminines. Diana, la princesse de Galles, est féminine. Kylie Minogue est féminine. Moi, je suis... féminulle ! Je peux comprendre la perplexité de ces casse-bonbons. Ils n'ont pas l'air d'avoir poussé beaucoup les recherches, a) en iconographie de la contre-culture, ni b) sur l'imagerie ô combien stimulante des androgynes extrêmes. Je suppose qu'ils ont dû se sentir tout aussi paumés en voyant Annie Lennox et Boy George dans *Top of the Pops*.

S'ils n'étaient occupés à me prendre en chasse, je leur en toucherais bien deux mots. Peut-être leur dirais-je que j'ai lu *Le Puits de solitude*, de Radclyffe Hall, célèbre lesbienne vêtue de pantalons, et qu'ils feraient bien de s'ouvrir aux modes vestimentaires alternatives. Peut-être même citerais-je Chrissie Hynde, aussi. Elle porte bien des habits masculins, elle. Et ça ne dérange personne. Et Caryn Franklin dans *The Clothes Show* pareil – et elle a l'air *adorable* !

« Eh, la romano ! »

Les petites frappes s'arrêtent un instant, apparemment pour se concerter. Je ralentis l'allure et m'adosse contre un arbre, en pleine hyperventilation. Je suis épuisée. Avec mes 82 kilos, je ne suis pas vraiment bâtie pour la course-poursuite. Je suis moins Eunice Barber que Babar. Je reprends mon souffle et en profite pour examiner la situation.

Ce qui serait formidable, ce serait d'avoir un chien de garde. Un berger allemand bien dressé, pour attaquer ces garçons – presque brutalement. Un animal qui réagisse à la peur et à l'appréhension de son maître.

1. Héros fauché et dépenaillé du film culte *Withnail et moi*, de Bruce Robison. (*N.d.É.*)

J'observe mon propre berger allemand, Saffron, échouée à quelque 200 mètres de là. Elle se roule dans une merde de renard en pédalant de joie. Elle a l'air tellement heureuse. Cette journée est une aubaine pour elle : sa promenade est beaucoup plus longue et rapide que d'habitude.

Même si cette journée n'est pas exactement une aubaine pour moi, je n'en suis pas moins surprise lorsque, en ayant fini avec leur conciliabule, les petites frappes se figent une minute, avant de me lancer des cailloux. Ce qui me semble un peu extrême, tout bien réfléchi. Je me remets à courir.

Pas la peine de vous donner autant de mal pour m'opprimer ! me dis-je avec indignation. J'étais déjà bien assez soumise comme ça ! Franchement, « romano » c'était amplement suffisant.

Seules quelques pierres m'atteignent, sans vraiment me faire mal, bien entendu : mon manteau a connu une guerre, peut-être deux. Les cailloux, il s'en tape. Il est conçu pour résister aux grenades.

Mais c'est l'intention qui compte. Tout ce temps consacré à me harceler, alors qu'ils pourraient s'adonner à tant d'activités autrement plus satisfaisantes – comme sniffer de la colle, ou tripoter des filles qui s'habillent en vraies filles, elles.

Comme douées de télépathie, les petites frappes se désintéressent de moi au bout d'une minute ou deux. Apparemment, cette antilope-là n'est plus d'actualité. Je cours toujours, mais eux restent où ils sont – jetant de temps à autre un caillou dans ma direction, presque avec nonchalance, jusqu'à ce que je sois hors d'atteinte. Leurs cris, en revanche, ne cessent pas.

« Sale mec raté ! crie le plus grand, comme en arrière-pensée, tandis que je m'éloigne. Espèce de... et *chiotte* ! »

Arrivée à la maison, je pleure sur le perron. Franchement, on ne peut pas pleurer tranquille chez nous. J'ai essayé par le passé – mais on se retrouve à devoir expliquer entre deux sanglots pourquoi on pleure, et à peine a-t-on commencé qu'une autre personne fait son entrée, exigeant d'entendre l'histoire depuis le début et, avant même de s'en rendre compte, on a dû raconter le pire de ses malheurs six fois, tant et si bien qu'on se retrouve dans un état d'hystérie tel qu'on en a le hoquet pour le reste de l'après-midi.

Lorsqu'on vit dans une petite maison avec cinq jeunes frères et sœurs, il est bien plus prudent – mais aussi plus efficace – de pleurer seul.

Je regarde la chienne.

Si tu étais une bête noble et loyale, tu viendrais boire les larmes sur mes joues, me dis-je.

Au lieu de quoi Saffron se lèche bruyamment la vulve.

Saffron est notre nouveau chien – « le nouveau chien stupide ». C'est aussi un chien « pas net » – que mon père s'est « procuré » lors d'une transaction comme il en mène parfois au Hollybush Pub, et durant lesquelles on se retrouve à attendre dehors dans le van pendant deux heures qu'il nous ramène, à l'occasion, un paquet de chips ou une bouteille de Coca. Avant de finir par débouler à toute vitesse du pub, les bras chargés d'un article incongru, comme un sac de gravier ou une statue de renard en béton décapitée.

« Ça rigole pas, là-dedans », dit-il alors, avant de mettre la gomme, un verre dans le nez.

Un jour l'article incongru s'est trouvé être Saffron, un berger allemand âgé d'un an.

« Elle était dans la police », avait-il dit, fièrement, en la déposant avec nous à l'arrière du van, où elle s'était empressée de faire partout. Une enquête plus

poussée révélerait que, certes, elle avait été dans la police, mais qu'il n'avait pas fallu plus d'une semaine aux dresseurs pour se rendre compte qu'elle souffrait de troubles psychologiques profonds et avait une peur bleue :

- 1) du bruit
- 2) du noir
- 3) des gens
- 4) des autres chiens
- 5) et que le stress la rendait incontinente.

Ça reste malgré tout mon chien et, techniquement, la seule de mes amies avec qui je ne suis pas liée par le sang.

« Reste à mes côtés, vieille branche ! lui dis-je en me mouchant sur ma manche avec la ferme résolution de retrouver ma joie. Ce jour restera dans l'histoire ! »

Après une bonne rasade de larmes, j'escalade la clôture par le côté et entre par la porte arrière. Maman est dans la cuisine, occupée à « préparer la fête ».

« Va dans le salon ! intime-t-elle. Attends là-bas ! et NE REGARDE PAS LE GÂTEAU ! C'est une surprise ! »

Le salon est surpeuplé. Mes frères et sœurs se sont matérialisés dans chaque recoin de la maison. En 1988, nous sommes encore six – deux ans plus tard, nous serons huit. Ma mère, telle une ouvrière à la chaîne dans une usine Ford, nous sort un petit braillard tous les vingt-quatre mois, jusqu'à ce que la maison soit pleine à craquer.

Caz – de deux ans ma cadette, rouquine, nihiliste – est étendue sur le canapé. Elle ne bouge pas d'un iota lorsque j'entre dans la pièce. Je n'ai nulle part où m'asseoir.

« HUM HUM ! » dis-je en désignant le badge épinglé sur mon revers. Lequel annonce « C'est mon

ANNIVERSAIRE !!!! » J'ai déjà oublié mes larmes. J'ai tourné la page.

« Plus que six heures, répond avec platitude Caz, immobile. Autant arrêter la comédie tout de suite, non ?

— Plus que six heures de FUN ! Six heures de FUN d'ANNIVERSAIRE ! Qui SAIT ce qui pourrait arriver ! Après tout, on est dans une MAISON DE FOUS ! »

Je suis, la plupart du temps, d'un optimisme sans bornes. Je bouillonne joyeusement comme une idiote. Mon entrée de journal de la veille annonçait « ai bougé la friteuse sur l'autre comptoir – c'est trop CLASSE ! »

Mon endroit préféré au monde – la plage sud d'Aberystwyth – est défiguré par un tuyau d'écoulement d'eaux usées.

Je suis absolument persuadée que notre nouveau chien stupide est la réincarnation de l'ancien – alors même que le nouveau est né deux ans avant la mort de l'ancien.

« Mais on reconnaît Sparky dans son regard ! je soutiens mordicus en contemplant le nouveau chien stupide. Sparky NE NOUS A JAMAIS QUITTÉS ! »

Roulant les yeux avec dédain, Caz me tend sa carte d'anniversaire. Sur laquelle elle m'a dessinée, moi, en prenant soin que mon nez occupe environ les trois quarts de mon visage.

« N'oublie pas : t'as promis de partir le jour de tes dix-huit ans pour me laisser ta chambre, a-t-elle écrit à l'intérieur. Plus que cinq ans ! Sauf si tu meurs avant ! Bisous Caz. »

Weena, elle, a neuf ans – mais sa carte, elle aussi, tourne autour de la question de mon départ et de la cession de ma chambre, même si elle a chargé des robots de me transmettre le message, ce qui le rend moins « personnel ».

L'espace n'est vraiment pas un luxe chez nous, comme le prouve le fait que je n'aie toujours nulle part où m'asseoir. Je m'apprête à me poser sur mon frère Eddie lorsque maman fait son entrée, une assiette de bougies incandescentes dans les mains.

« Joyeux anni**VERSAIRE** ! chantent-ils tous. J'ai vu un **DROMADAIRE**, il avait ton **DRÔLE D'AIR**... et ton **SALE CARACTÈRE** ! »

Maman s'accroupit devant moi pour me présenter le plateau.

« Souffle et fais un vœu ! intime-t-elle d'un air joyeux.

— C'est pas un gâteau, je fais remarquer. C'est une baguette.

— Fourrée au Philadelphia ! dit maman d'un air guilleret.

— C'est une baguette, je répète. Et il n'y a que sept bougies.

— Tu es trop grande pour le gâteau, maintenant, réplique maman en soufflant elle-même les bougies. Et les bougies comptent pour deux !

— Ça ferait 14.

— T'as fini de chipoter ! »

Je mange ma baguette d'anniversaire. Elle est délicieuse. J'adore le Philadelphia. Délicieux Philadelphia ! Si frais ! Si crémeux !

Ce soir-là – dans le lit que je partage avec ma sœur Prinnie, âgée de trois ans –, j'écris dans mon journal :

« Mon 13^e anniversaire !!!! Porridge au petit déj', saucisses-frites à midi, baguette pour le goûter. Reçu 20 livres en tout. 4 cartes et 2 lettres. Reçois carte verte (adolescent) de la bibliothèque demain !!!! Voisin d'à côté nous a demandé si on voulait des chaises qu'il mettrait dehors. On a dit OUI !!!! »

Je contemple l'entrée une minute. Je devrais tout y mettre, me dis-je. Je ne peux pas omettre le négatif.

« Des garçons m'ont crié des gros maux [sic] au parc, j'écris lentement. C'est parce que leurs zizis grandissent. »

J'en ai lu assez sur la puberté pour savoir que les désirs sexuels bourgeonnants poussent souvent les adolescents mâles à traiter les filles avec cruauté.

Je sais également que, dans ce cas précis, ce n'était *vraiment pas* un désir refoulé qui poussait ces garçons à me caillasser tandis que je remontais la colline – mais je ne voudrais pas que mon journal me prenne en pitié. Pour autant qu'il sache, c'est *moi* qui avais le dessus, philosophiquement parlant. Ce journal est voué à la seule postérité.

Je contemple l'entrée qui marque mon treizième anniversaire. Un éclair de lucidité malvenue me traverse. Me voilà à partager mon lit avec un tout-petit, attifée en guise de pyjama des vieux sous-vêtements thermiques de mon père. J'ai treize ans, je pèse 82 kilos, je n'ai pas d'argent, pas d'amis, et les garçons me caillaient à vue. C'est mon anniversaire, et je suis couchée à 19 h 15.

J'ouvre mon journal à la dernière page. Celle où je note mes projets « à long terme ». Par exemple, « Mes mauvais côtés ».

Mes mauvais côtés

- 1) Je mange trop
- 2) Je ne fais pas d'exercice
- 3) Prompte à la colère
- 4) Paire [sic] tout

J'ai recensé « Mes mauvais côtés » à la Saint-Sylvestre. Un mois plus tard suivait un compte rendu de mes progrès :

- 1) Je ne mange plus de biscuits au gingembre
- 2) Promène le chien tous les jours
- 3) Des efforts
- 4) Des efforts

En dessous, je tire un trait et compose une nouvelle liste :

Avant mes dix-huit ans

- 1) Païdre [sic] du poids
- 2) Avoir de beaux habits
- 3) Avoir des copians [sic]
- 4) Dresser le chien comme il faut
- 5) Oreilles percées ?

Oh la vache. Je n'en ai pas la moindre idée. Pas le moindre début d'idée de comment on peut (encore) être une femme.

Lorsque Simone de Beauvoir a déclaré « On ne naît pas femme, on le devient », elle ne croyait vraiment pas si bien dire.

Durant les vingt-deux années qui se sont écoulées depuis mon treizième anniversaire, je me suis mise à apprécier ma condition de femme – pour être tout à fait honnête, c'est devenu beaucoup plus agréable dès que j'ai obtenu une fausse carte d'identité, un ordinateur portable et un joli chemisier –, mais par bien des aspects, on ne pourrait offrir à un enfant cadeau plus cruel ou inapproprié que des œstrogènes et une grosse paire de seins. Si l'on m'avait demandé ce que je voulais pour mon anniversaire, je pense que j'aurais plutôt réclamé un bon pour des livres ou une carte cadeau C&A.

À l'époque, j'étais – comme vous avez pu vous en apercevoir – bien trop occupée à batailler avec mes frères et sœurs, à dresser mon chien et à regarder les comédies musicales cultes de la MGM pour prendre

le temps de devenir une femme – du moins jusqu'à ce que mon hypophyse me force finalement la main.

Devenir une femme, c'est un peu comme devenir célèbre. Car, après avoir été généralement ignorée avec bienveillance – ce qui constitue la base de l'existence pour la plupart des enfants –, l'adolescente devient soudain une créature fascinante et se trouve bombardée de questions : Quelle taille ? Tu l'as déjà fait ? Tu couches ? Vous avez une pièce d'identité ? Ça te dit, une taffe ? T'as un copain ? T'as des préservatifs ? C'est quoi ta spécialité ? Tu sais marcher avec des talons ? Qui sont tes héros ? Tu te fais une brésilienne ? T'aimes quoi, comme porno ? Tu veux te marier ? Les enfants, c'est pour quand ? Tu es féministe ? C'est moi ou tu *flirtais* avec ce type ? Qu'est-ce qui te branche ? QUI ES-TU ?

Autant de questions ridicules à poser à une fille de treize ans sous prétexte qu'elle doit à présent porter un soutien-gorge. On aurait tout aussi bien pu les poser à mon chien. Je n'avais pas le moindre début de réponse.

Pourtant, tel le soldat précipité sur la ligne de front, on se doit de réagir, et vite. Se repérer. Établir une stratégie. Trier ses objectifs, avant de *bouger*. Parce qu'une fois que les hormones entrent en scène, plus rien ne peut les arrêter. Comme je m'en suis rapidement rendu compte, on devient un singe coincé dans une fusée ; un élément de minuterie dans une bombe. Il n'y a pas d'issue. On ne peut pas annuler l'opération – quand bien même on y songerait souvent. Pas moyen d'y couper, que ça vous plaise ou non.

Il y a celles qui *essaient* de contrarier le processus, bien entendu : les adolescentes qui tentent de gagner du temps en régressant agressivement jusqu'à leurs cinq ans, se prenant d'obsession pour tout ce qui est rose et qui « fait fille ». Remplissent leur lit d'ours en

peluche, pour qu'on sache bien qu'il n'y a pas de place pour le sexe. Babillent comme des nouveau-nés, pour qu'on ne leur pose pas de questions d'adulte. À l'école, je voyais bien que certaines de mes contemporaines choisissaient de ne pas devenir des femmes actives – intrépides, forgeant leur propre destin –, préférant jouer les princesses prêtes à être « découvertes » et mariées. Même si, évidemment, je ne l'analysais pas de cette façon à l'époque. Je remarquais simplement que Katie Parkes passait tous les cours de maths à dessiner des cœurs au Bic sur ses phalanges avant de les montrer à David Morley – lequel, selon toute attente, aurait plutôt dû ressentir ses premiers émois sexuels en contemplant mes divisions parfaitement posées.

À l'autre bout du spectre dysfonctionnel se trouvent évidemment les filles kamikazes qui sonnent le tocsin contre leur hypophyse – tentant de l'affamer, de la pousser à la défaite en la perturbant à coups de boulimie ou d'anorexie.

Mais lutter contre soi-même est une guerre perdue d'avance. Il arrive toujours un moment où, épuisée et couverte de blessures, on finit par accepter que l'on doit devenir une femme – que l'on en est une –, sans quoi c'est la mort. C'est la vérité brute, fondamentale : l'adolescence n'est souvent qu'une longue et douloureuse guerre d'usure. Ces filles qui s'automutilent, les bras et les cuisses barrés d'un grillage de coupures au rasoir, ne font que se rappeler que leur corps est un champ de bataille. Si vous trouvez les coupures trop hardcore, il y a toujours les tatouages ; ou même la simple morsure du pistolet de Claire's dans votre oreille. Là. Vous voyez. Vous avez placé un marqueur sur votre corps pour vous le réapproprier, pour vous rappeler où vous êtes : en vous-même. Quelque part. Quelque part là-dedans.

Comme lorsqu'on gagne à la loterie ou qu'on devient subitement célèbre, il n'y a pas de mode d'emploi pour devenir une femme, si importants que soient les enjeux. Dieu sait si, à treize ans, j'ai essayé d'en trouver un ! On peut lire l'avis des autres sur le sujet – comme on révise pour un examen –, mais cette approche m'apparaît en elle-même problématique. Car tout au long de l'Histoire, on trouve des destins de femmes qui – contre vents et marées – ont eu tout bon sur le plan de la féminité, mais s'en sont trouvées compromises, malheureuses, entravées ou détruites, simplement parce que la société dans laquelle elles vivaient avait tort. Montrer à une jeune fille une pionnière – Sylvia Plath, Dorothy Parker, Frida Kahlo, Cléopâtre, Boadicée, Jeanne d'Arc – revient aussi, souvent, à lui montrer une femme qui a fini brisée. Il suffit, pour voir reniés ses triomphes durement obtenus, de vivre dans un climat où les victoires sont perçues comme une menace, une anomalie, une faute de goût ou, pire encore pour une adolescente, simplement comme quelque chose de pas cool. Peu de jeunes filles choisiront d'avoir raison – oui, raison, au plus profond de leur être brillant – si cela signifie être isolée.

Alors, même si *Comment peut-on (encore) être une femme ?* rapporte tous ces moments où, mal informée, non préparée, emplie d'illusions fatales quant à ma capacité à porter le poncho avec classe, je me suis fourvoyée dans mes tentatives, il semblerait qu'au XXI^e siècle, rapporter son expérience ne suffise plus. Bien sûr « l'atelier de sensibilisation » féministe à l'ancienne a toujours une valeur inestimable. Lorsqu'on aborde les sujets de l'adoption, la chirurgie esthétique, l'accouchement, la maternité, le sexe, l'amour, le travail, la misogynie, la peur, ou tout simplement la question de savoir comment on se sent dans ses baskets, les femmes ont trop rarement encore

le réflexe de s'avouer la vérité, à moins d'être vraiment complètement ivres. La hausse permanente de l'alcoolisme chez les femmes n'est peut-être que l'indice d'une tentative, postmoderne de leur part, de communiquer entre elles. Ou peut-être est-elle tout simplement imputable au fait que le sancerre est un véritable délice. Pour être honnête, je serais prête à parier sur les deux !

Pourtant, même s'il est vital d'ajouter son grain de sel sur ce que cela veut *réellement* dire d'être une femme – plutôt que de rabâcher la version aseptisée que l'on en donne habituellement –, on ne peut pas encore se passer de toute la partie analytico-argumentato-« faut que ça change ». Mais si, vous savez... Le féminisme, quoi.

C'est là qu'émerge le second problème. Le féminisme, pourrait-on croire, devrait couvrir toutes ces questions. Mais le féminisme, en l'état actuel... se contente d'être, justement. Il fait du surplace. Je n'ai cessé, ces dernières années, de chercher des réponses à mes questions du côté du féminisme moderne. Mais je me suis rendu compte que l'une des révolutions les plus exaltantes, incendiaires et efficaces de l'Histoire s'était finalement réduite à une poignée de querelles de plus en plus rabougries, entretenues par un cercle restreint d'universitaires dans des livres lus de leurs seules congénères et débattues à 23 heures sur BBC4. Ce qui m'inspire les réserves suivantes :

- 1) Le féminisme est trop essentiel pour qu'on l'abandonne aux universitaires. Et, plus important encore :
- 2) Je n'ai rien d'une universitaire, mais, bon sang, le féminisme est une question tellement sérieuse, vitale, urgente, qu'il est plus que temps de la voir défendue par une éditorialiste pleine d'humour et à l'orthographe catastrophique, par ailleurs critique

télé à ses heures perdues. Je veux être de tous les sujets excitants et fun – hors de question de rester spectatrice. J'ai des choses à dire ! Camille Paglia se trompe COMPLÈTEMENT sur Lady Gaga ! L'organisation féministe Object se met le doigt dans l'œil sur la pornographie ! Germaine Greer, mon héroïne, se plante allègrement sur la question des transsexuels ! Et personne, je dis bien personne, ne s'attaque à *OK! Magazine*, aux sacs à main à 800 euros, aux micro-culottes, aux épilations brésiliennes, à ces enterrements de vie de jeune fille à la noix ou à la starlette Katie Price.

Or ces sujets ont besoin qu'on s'y attaque. Qu'on les plaque, façon rugby, en s'époumonant, la face la première dans la boue.

Le féminisme traditionnel vous dira que ce sont des sujets sans importance ; que l'on ferait mieux de se concentrer sur les grands problèmes tels que l'inégalité des salaires, l'excision dans les pays du Tiers-Monde ou la violence conjugale. Autant de pratiques à l'évidence graves, répugnantes, répréhensibles, que le monde se doit d'éliminer s'il veut pouvoir se regarder en face.

Mais tous ces petits soucis ridicules et terre à terre inhérents à la condition féminine sont, de bien des façons, tout aussi nuisibles à notre tranquillité d'esprit. C'est la théorie dite de la vitre brisée, appliquée à la discrimination des femmes. Dans cette théorie, il suffit qu'une seule vitre brisée d'un bâtiment inoccupé soit ignorée et laissée sans réparation pour augmenter la probabilité de voir des vandales en casser d'autres. Jusqu'à ce qu'ils finissent par s'introduire dans le bâtiment pour squatter ou y mettre le feu.

De la même façon, il suffit de vivre dans un environnement où la toison pubienne est vue comme un indice de mauvais goût, où les femmes célèbres et

puissantes sont constamment vilipendées à cause de leur silhouette ou de leur tenue vestimentaire, pour que, au bout d'un moment, on se mette à démolir les femmes et à les brûler. Les femmes seront squattées. Une situation clairement inacceptable. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais pour ma part je n'ai aucune envie de me réveiller un matin avec une bande d'intrus dans mon salon.

Lorsque Rudy Giuliani est devenu maire de New York en 1993, sa foi dans la théorie de la vitre brisée l'a poussé à mettre en place une politique de « tolérance zéro ». La criminalité a diminué de façon spectaculaire, significative et durable pendant dix ans.

Le moment est venu pour nous les femmes d'introduire notre propre politique de tolérance zéro afin de réparer les vitres brisées de nos vies – j'exige une politique de tolérance zéro contre toutes ces conneries patriarcales ! Et ce qui est génial avec la tolérance zéro envers ces satanées vitres brisées, c'est qu'au XXI^e siècle, on n'a plus besoin de défiler contre les mannequins anorexiques, la pornographie ridicule, les clubs de striptease ou le Botox. Plus besoin de se révolter ni de faire des grèves de la faim. Plus besoin de se jeter sous un cheval, ni même un âne. Tout ce qu'il nous faut, c'est leur faire face, sans ciller, une bonne minute, avant d'en rire. Parce que le rire nous rend sexy. Les gens nous trouvent séduisantes quand ils voient travailler nos zygomatiques.

Peut-être qu'on leur tape moins dans l'œil quand on abat le poing sur la table avec un « EH OUAIS, c'est comme ça ! VA TE FAIRE FOUTRE, patriarcat ! » avant de s'étouffer avec une poignée de chips, mais quand même.

Je ne sais pas s'il est encore judicieux de parler de « vagues » de féminisme – d'après mes calculs, la prochaine serait la cinquième, et il me semble que c'est

aux alentours de la cinquième vague que l'on cesse de s'arrêter aux vagues individuelles pour évoquer, plus simplement, une marée montante.

Mais s'il devait y avoir une cinquième vague féministe, j'espère que l'élément principal la distinguant des précédentes sera que les femmes lutteront contre le malaise, le décalage et les foutaises qui accompagnent leur condition de femme moderne, non en leur criant dessus, en les assimilant, ni en s'écharpant à leur sujet – mais tout simplement en les pointant du doigt avec un « AH ! ».

Alors, oui. S'il doit y avoir une cinquième vague, voici ma contribution. Mon grain de sel. Un récit plutôt complet de tous ces moments où j'étais peu, voire pas du tout, au courant... de comment on peut (encore) être une femme.

Je me mets à saigner!

Je pensais que c'était en option. Je sais que les femmes saignent tous les mois, mais je ne pensais pas que cela allait m'arriver, à *moi*. Je supposais que je pourrais y échapper – peut-être par la seule force de ma mauvaise volonté. Honnêtement, cela n'a l'air ni vraiment utile ni amusant, et je ne vois pas où je pourrais trouver le temps.

Alors je ne vais pas me donner tout ce mal ! me dis-je, guillerette, tout en faisant mes dix abdos du soir. Le capitaine Moran se retire !

Je prends ma « Liste des choses à faire avant mes dix-huit ans » très au sérieux. Mon programme pour « païdre [sic] du poids » est passé à la vitesse supérieure – non seulement je ne mange plus de biscuits au gingembre, mais je fais aussi dix abdos et dix pompes tous les soirs. Comme il n'y a pas de miroir en pied dans la maison, je n'ai aucune idée de mes progrès, mais j'imagine qu'à ce rythme mon régime paramilitaire devrait me transformer en Winona Ryder d'ici à Noël.

D'ailleurs, ça ne fait que quatre mois que je suis au courant, pour les règles. Ma mère ne nous en a jamais parlé – « je pensais que vous apprendriez tout ce qu'il faut en regardant *Clair de lune* », dira-t-elle

d'un air vague quelques années plus tard lorsque je l'interrogerai à ce sujet –, aussi n'est-ce qu'en rencontrant un prospectus pour des serviettes hygiéniques Lil-let coincé par une écolière dans la haie entourant notre maison que j'ai découvert tout le cirque mens-truel.

« J'ai pas envie d'en parler, décrète Caz en me voyant entrer dans la chambre, prospectus à la main, pour le lui montrer.

— Mais t'as *vu* ? » je lui demande en m'asseyant au bord du lit.

Elle s'exile à l'autre bout. Caz n'aime pas la « proximité ». Ça la rend terriblement irascible. Dans un logement social dont les trois pièces abritent sept personnes, elle est presque perpétuellement en colère.

« Regarde – ça c'est l'*utérus*, et ça c'est le *vagin*, et la Lil-let s'étire *latéralement*, pour combler le... *fossé* », dis-je.

Je n'ai fait que parcourir le prospectus. Pour être honnête, il m'a bien retourné la cervelle. La vue de coupe du système reproductif féminin semble fort compliquée et pas très pratique – un peu comme ces cages à hamster Rotastak hors de prix, avec leurs tunnels qui partent dans toutes les directions. Là encore, je ne suis pas sûre d'être très chaude pour tout ça. Je me croyais sans doute faite de viande, tout simplement – depuis le pelvis jusqu'au cou –, avec des reins coincés quelque part dans le tas. Comme une saucisse. Sais pas. L'anatomie, ce n'est pas mon fort. J'aime les romances XIX^e, où les jeunes filles se pâment sous la pluie, et les mémoires de guerre de Spike Milligan. Deux genres qui ne s'embarrassent guère de menstruations. Tout cela me semble un peu... superflu.

« Et ça arrive tous les *mois* », dis-je à Caz.

Laquelle est maintenant allongée, tout habillée, sous la couette, ses Wellington aux pieds.

« J'aimerais que tu t'en ailles, lance sa voix de sous la couette. Je fais comme si t'étais morte. Rien de pire que l'idée de parler menstruation avec toi. »

Je m'éloigne à regret.

Nil desperandum ! me dis-je. J'en connais au moins une à l'oreille compatissante et toujours prête pour une conversation joyeuse !

La nouvelle chienne stupide est parquée sous mon lit. Elle a été engrossée par le petit roquet, Oscar, qui vit de l'autre côté de la route. Personne ne sait trop bien comment ça a pu se produire, Oscar faisant partie de ces minuscules chiens hargneux, à peine plus gros qu'une conserve de haricots format familial, alors que notre nouvelle chienne stupide est un berger allemand adulte.

« Elle a dû creuser un trou dans le sol pour s'y accroupir, dit Caz avec dégoût. Je te parie qu'elle en bavait d'envie. Une vraie salope, ta chienne.

— Je vais bientôt être une femme, chienne », dis-je.

La chienne se lèche la vulve. Un réflexe chez elle quand je lui parle. Je n'ai pas encore décidé ce que j'en pensais, mais il se pourrait que ça m'attriste un peu.

« J'ai trouvé un prospectus, et ça dit que je vais bientôt avoir mes règles. Je vais être honnête, chienne : ça m'inquiète un peu. Je crois que ça va faire mal. »

Je plonge mes yeux dans ceux de la chienne. Elle est bête comme ses pieds. Un néant intersidéral habite ses prunelles.

Je me lève.

« Je vais parler à maman », j'explique.

La chienne ne quitte pas sa cachette, l'air comme toujours profondément nerveux à l'idée d'être une chienne.

Je piste maman jusqu'aux toilettes. Elle en est à son huitième mois de grossesse et berce Cheryl, un an, endormie dans ses bras, tout en essayant d'uriner.

Je m'assieds sur le bord de la baignoire.

« Maman ? »

Pour une raison qui m'échappe, je suis convaincue de n'avoir droit qu'à une seule question sur le sujet. Mon unique chance de lancer une « conversation sur le cycle menstruel ».

« Oui ? » répond-elle.

Alors même qu'elle est en train d'uriner, un bébé dans les bras, elle trie également les blancs dans le panier de linge sale.

« Tu sais... *mes règles* ? je murmure.

— Oui ? dit-elle.

— Ça va faire mal ? »

Elle réfléchit un instant.

« Oui, dit-elle finalement. Mais c'est normal. »

Le bébé se met alors à pleurer, si bien qu'elle ne m'expliquera jamais pourquoi c'est « normal ». La question demeure sans réponse.

Trois semaines plus tard, j'ai mes premières règles. Événement que je trouve profondément déprimant. Ça commence dans la voiture en route pour la bibliothèque municipale, et je dois me résoudre à faire le tour du rayon essais pendant une demi-heure, priant pour que cela ne se voie pas, en attendant que papa nous ramène à la maison.

« Mes premières règles ont commencé : berk », j'écris dans mon journal.

« Je doute que Judy Garland ait jamais eu ses règles », dis-je à la chienne, mécontente, ce soir-là. Je me regarde pleurer dans un petit miroir portatif. « Ni Cyd Charisse. Ni Gene Kelly. »

Le sac de serviettes hygiéniques Pennywise que ma mère range à l'arrière de la porte de la salle de bains est également mon affaire, maintenant. Je ressens une sorte de jalousie mélancolique envers mes jeunes sœurs

qui ne sont pas encore « dans le même sac ». Les serviettes sont épaisses, bon marché – collées dans ma culotte, elles forment comme un matelas entre mes jambes.

« J'ai l'impression d'avoir un matelas entre les jambes », dis-je à Caz.

On est en train de jouer aux poupées Sindy. Quatre heures de jeu, et voilà que la Sindy de Caz, prénommée Bonnie, est en train d'assassiner tout le monde sur un paquebot de croisière. Ma Sindy, Layla, tente de mener l'enquête. Bernard, l'Action Man unijambiste, sort avec les deux Sindy à la fois. On passe notre temps à se disputer la propriété de Bernard, alors même qu'il appartient à Eddie. Aucune de nous deux n'a envie de voir sa Sindy célibataire.

« Un matelas horriblement épais, je continue. Comme dans *La Princesse au petit pois*.

— Elles font quelle taille ? » demande Caz.

Dix minutes plus tard, nos Sindy font la sieste sur six serviettes Pennywise alignées comme dans un dortoir.

« Tu parles d'une chance ! je m'exclame. C'est comme quand on s'est rendu compte que les choux de Bruxelles avaient exactement la même tête que les choux Sindy. Tu vois, Caz – c'est le bon côté de la menstruation ! »

Comme les serviettes sont bon marché, elles se décomposent entre mes cuisses quand je marche, ce qui les rend inefficaces et donne des fuites. Je renonce à la marche à pied le temps de mes règles. Celles-ci durent trois mois. Ce que je crois parfaitement normal. Je m'évanouis souvent. Je deviens si anémiée que mes ongles des mains et des pieds virent au bleu pâle. Je n'en dis rien à maman, parce que j'ai déjà utilisé ma question sur les règles. Maintenant je n'ai plus qu'à m'y faire.

Le sang qui tache mes draps est déprimant – non pas dramatique, ni rouge, comme dans les meurtres, mais marron et pénible, comme un accident. Comme si j'étais rouillée de l'intérieur, et que je me délitais. Afin de ne pas avoir à nettoyer les taches tous les matins, je prends l'habitude de bourrer ma culotte de monceaux de papier toilette, en plus de ma serviette hygiénique inutile, et m'efforce de ne pas bouger la nuit. Parfois, d'énormes caillots de sang apparaissent, comme des bouts de foie cru. Je suppose que c'est la doublure de mon utérus qui se détache par tranches d'un pouce, que ça montre combien la menstruation est une affaire viscérale. Ce qui ne fait qu'ajouter à la sensation qu'il se passe quelque chose de terrible, mais que le mentionner serait contraire au règlement. Je repense fréquemment à toutes ces femmes à travers l'Histoire qui ont dû se coltiner ce ramassis de conneries, avec pour seules armes des haillons et de l'eau froide.

Pas étonnant que les femmes aient été opprimées par les hommes pendant si longtemps, me dis-je en frictionnant ma culotte avec une brosse à ongles et du savon noir dans la salle de bains. Le sang séché incrusté dans le coton est coriace. Nous étions toutes trop occupées à frotter pour réclamer le droit de vote avant l'invention du lave-linge séchant.

Bien que de deux ans ma cadette, Caz a ses premières règles six mois après les miennes – alors même que j'entame ma deuxième tournée. Elle fait irruption dans ma chambre en larmes, pendant que tout le monde dort, et murmure ces mots terribles : « J'ai mes règles. »

Je lui montre le sac de serviettes hygiéniques au dos de la porte de la salle de bains et lui explique comment faire.

« Tu les mets dans ta culotte et tu marches plus pendant trois mois. C'est facile.

— Ça va faire mal ? demande-t-elle, les yeux écarquillés.

— Oui, je réponds avec une noblesse toute adulte. Mais c'est normal.

— Pourquoi c'est normal ? demande-t-elle.

— J'en sais rien.

— Ben alors, pourquoi tu dis ça ?

— J'en sais rien.

— Bon sang. Pourquoi tu l'ouvres, alors ? Tu dis de ces trucs, des fois ! »

Caz souffre d'horribles crampes – elle reste alitée, les rideaux tirés, recouverte de bouillottes chaudes, et crie « Va te faire foutre » à quiconque tente d'entrer dans la pièce. En bonne hippie, ma mère n'a pas « foi » dans les antidouleurs, aussi nous presse-t-elle de nous en remettre aux remèdes naturels. Nous lisons que la sauge devrait nous faire du bien, et passons notre temps à nous empiffrer de sauge et de farce à l'oignon, les larmes aux yeux. Aucune de nous deux ne peut croire qu'il va nous falloir endurer ça pendant trente ans.

« Je veux même pas d'enfants, dit Caz. Alors tout ça, ça me rapporte rien. Je voudrais me faire retirer tout l'appareil reproductif et le faire remplacer par des poumons de rechange, pour quand je commencerai à fumer. J'exige cette option. Ça rime à rien cette histoire. »

À cet instant précis, il semblerait que la condition de femme n'ait rien de recommandable. Dans leur caprice, les hormones sexuelles ont fait de cette enfant insouciant une lavandière prompte aux saignements, sanglots et autres évanouissements. Des hormones qui ne me rendent même pas féminine : toutes les nuits,

je gis dans mon lit, misérable, avec ma serviette hygiénique dont la bosse rappelle une bite.

J'enlève tout, tristement, et sors ma chemise de nuit du tiroir. Lorsque je me retourne, la chienne a surgi de sa cachette sous mon lit pour dévorer ma serviette hygiénique. Des fragments déchiquetés de coton sanguinolent jonchent le sol tandis que ma culotte pend de sa gueule. Elle me lance un regard désespéré.

« Oh bon sang – ta chienne est un vampire lesbien », dit Caz depuis son lit en se retournant pour dormir.

Je fais un pas pour récupérer ma culotte, avant de m'évanouir.

Au beau milieu de ces turpitudes hormonales, cependant, la cavalerie débarque finalement au sommet de la colline, les éperons cliquetant, les épauettes rutilantes au soleil, sous la forme d'une carte de bibliothèque verte. Maintenant que j'ai treize ans, je peux emprunter des livres pour adultes sans avoir à passer par le compte de mes parents. Ce qui veut dire que je peux emprunter des livres secrets. Des livres cochons. Des livres avec du sexe dedans.

« Je fais des drôles de rêves ces temps-ci », dis-je à la chienne tandis que nous nous dirigeons vers la bibliothèque. Laquelle se situe de l'autre côté du Green – une gigantesque étendue d'herbe désolée, où il faut toujours rester à l'affût des petites frappes. Il ne fait pas bon se promener impunément au milieu, exposée. Il faut s'en tenir aux bords extérieurs, près des maisons, de façon à ce que les gens qui habitent là n'aient pas à prendre leurs jumelles pour vous voir vous faire défoncer la tête en cas d'attaque.

« Des rêves... avec des hommes. » Je regarde la chienne. La chienne me regarde. Je pense qu'elle a le

droit de savoir toute la vérité sur ce qu'il se passe là-dedans. Je lui dois bien ça.

« Je suis amoureuse de Chevy Chase, lui dis-je dans un accès de joie soudain. Je l'ai vu dans le clip de *Call Me Al* de Paul Simon, sur l'album *Graceland* sorti en 1986 chez Warner Bros., et depuis je pense sans cesse à lui. Dans un de mes rêves il m'embrassait, c'était vraiment excitant comme sensation. Je vais demander à papa si on peut louer *Trois Amigos* vendredi. »

Demander à louer *Trois Amigos* est plutôt osé – on a déjà prévu d'emprunter *Howard... une nouvelle race de héros*. Ça va me coûter pas mal de simagrées, mais ça en vaudra le coup. Je ne l'ai pas encore dit à la chienne, mais l'idée d'embrasser Chevy Chase m'a tellement excitée que, la veille, j'ai écouté *Call Me Al* seize fois de suite en l'imaginant qui me caressait le visage tandis que Paul Simon jouait son solo de basse. J'en pince tellement pour Chevy. J'ai même déjà prévu ma première réplique lorsque je le rencontrerai – celle qui ensorcèlera son cœur.

« Chevy Chase ? lui demanderai-je lors d'une soirée calquée sur celles que j'ai vues dans *Dynasty*. Un rapport avec *Cannock Chase* ? »

Cannock Chase est juste à la sortie de l'A5 en direction de Stafford. Non seulement Chevy, star de cinéma et humoriste né à L. A., comprendra cette blague, mais il va même l'adorer.

Bien sûr, j'ai déjà eu le béguin pour d'autres avant. Enfin, un autre. Ça n'avait pas très bien fini. À sept ans, ayant vu un épisode de *Buck Rogers*, j'étais tombée amoureuse de ce crétin de cowboy de l'espace américain si clairement inspiré de Han Solo qu'on aurait tout aussi bien pu l'appeler San Holo et lui faire piloter le Maucon Fillenium aux côtés de Bewchacca.

Tandis que ces nouvelles substances chimiques amoureuses – Bucknésium et Rogertonine – m’emplissaient les veines, je découvrais ce qu’était l’amour, qui s’apparentait à un grand... intérêt. Un intérêt tel que je n’en avais encore jamais connu pour quoi que ce soit auparavant.

Je m’intéressais à tout, absolument tout ce qui avait un rapport avec Buck. Son visage en lui-même était intéressant. Sa prestance, debout près d’une porte = intéressant. La façon qu’il avait de tenir son pistolet laser en plastique léger comme s’il pesait dans sa main = intéressant. La chanson du générique avait pris une telle charge de désir et de Buck Rogerité que j’en ressens toujours un pincement quand je l’entends, même vingt-huit ans plus tard.

Bien sûr, c’étaient là des sentiments assez énormes à gérer, aussi avais-je fait ce que nous faisons toujours lorsqu’un événement d’importance se produisait : j’avais saisi Caz – alors âgée de cinq ans – pour l’entraîner avec moi dans le placard-séchoir. Comme l’auraient fait les Mitford¹ – à ceci près que leur placard était bien plus vaste que le nôtre, et qu’il ne sentait pas la lessive bon marché, les crottes de souris et les pets.

« Caz, avais-je dit en refermant la porte autant que possible, le visage aussi grave qu’un oracle. J’ai une nouvelle incroyable à t’annoncer. »

J’avais marqué une pause, les yeux rivés sur elle.

« Je... suis AMOUREUSE, de Buck Rogers. Faut pas le dire à maman. »

Caz avait acquiescé.

Allégée de mon fardeau, j’avais rouvert la porte et signalé à Caz qu’elle pouvait disposer. Je l’avais

1. Famille de la noblesse anglaise, notamment connue pour ses six filles, surnommées les sœurs Mitford, dont l’histoire se confond avec celle du xx^e siècle. (*N.d.T.*)

regardée traverser le palier et descendre l'escalier. Puis entendue ouvrir la porte du salon.

« Maman. Cate est amoureuse de Buck Rogers », avait-elle annoncé.

J'avais alors appris, en cet instant – tandis que la honte me consumait comme de la cendre incandescente –, que l'amour est agonie, que tous les béguins devraient être tenus secrets, et que Caz était une enfoirée dégonflée et traître.

Autant de faits qui m'auront bien servi par la suite. J'avais tellement appris dans le placard-séchoir ce jour-là. Vingt minutes plus tard à peine, je remplissais la taie d'oreiller de Caz de petits pois surgelés tout en murmurant, comme un mauvais présage, « la guerre est déclarée. »

Après avoir écrasé tout sentiment amoureux pendant si longtemps, la ruée de ces hormones adolescentes les rendait à présent impossibles à ignorer. La jeune fille de treize ans aux cheveux tressés qui contourne le Green tout en parlant à sa chienne enceinte se pâme de désir.

« Je vais emprunter le roman tiré de *Fletch aux trouses* », j'annonce à la chienne. *Fletch aux trouses* était un film plutôt médiocre mettant en vedette Chevy Chase. « Il y aura une photo de Chevy sur la couverture, et je vais regarder la photo de Chevy et puis la copier dans mon Carnet d'Amour. »

Le Carnet d'Amour est une invention récente. La couverture annonce « Carnet d'Inspiration », mais il s'agit bien d'un « Carnet d'Amour ». Pour l'instant, j'y ai mis neuf photos de la duchesse d'York, ainsi qu'un minuscule cliché de Kermit la grenouille découpé dans *Radio Times*. J'adore la duchesse d'York. En 1988, elle est très grosse, mais mariée à un prince. Elle me donne de l'espoir.

J'ai déjà prévu ce que je vais faire avec le roman de *Fletch aux trouses*. Une fois rentrée à la maison, je vais l'envelopper dans un gilet et le cacher au fond de mon tiroir à culottes, à l'abri des regards parentaux. Il est très important que mes parents n'aillent pas s'imaginer que je commence à m'enticher des gens, parce qu'alors ils se rendraient compte que je suis en train de grandir, chose que je m'efforce de garder secrète. Parce que ça pourrait créer des incidents.

À la bibliothèque, je trouve facilement le roman de *Fletch aux trouses*. La photo de Chevy sur la couverture est d'une taille satisfaisante – je vais pouvoir user mes crayons à recopier ce visage à tomber.

Sur un coup de tête, je dépose également *Riders* de Jilly Cooper sur le comptoir pour le faire tamponner. La couverture représente un cheval. J'aime les chevaux. J'entends la chienne chouiner dehors. Je l'ai attachée à un arbre, mais elle ne tient pas en place et finit souvent par s'autolyncher avec sa laisse. Il est probablement temps de la libérer, avant qu'elle ne pousse son dernier souffle.

Trois heures plus tard, je n'en reviens pas de ce que je suis en train de lire. Dès mon premier jour d'accès à la littérature adulte, j'ai mis la main sur une mine d'or cochonne. Du salace en barres. *Riders* de Jilly Cooper dépasse tous mes rêves les plus fous – ce n'est que bites, seins et baise à foison. Des clitos comme s'il en pleuvait. Des culs sans fond. Un ouragan de tétons, de pipes et de broute-minou.

Tout n'est pas clair – Cooper ne cesse d'évoquer le « buisson » d'une des héroïnes et, jusqu'à la page 130, je ne suis pas tout à fait convaincue qu'il ne s'agit pas effectivement de végétation. Et je n'ai aucune idée de ce que peut bien être un cunnilingus – mais je suis à peu près sûre que personne à Wolverhampton n'a

les moyens de s'en offrir un. Je parie qu'on n'en trouve même pas à Birmingham. Ça doit être un truc de Londoniens.

Ceci mis à part, c'est, sans aucun doute, la bible de la lubricité, la pierre de Rosette du vice : le mètre-étalon à l'aune duquel ces « sentiments nouveaux et inhabituels » que je ressens ces derniers temps vont se convertir en « séances compulsives de masturbation sauvage pour les quatre années à venir ».

Lors de ma première tentative – vers le milieu du chapitre 5 –, il me faut vingt minutes pour jouir. Je ne sais pas trop comment m'y prendre – dans le livre, les gens « plongent » dans des « buissons humides » jusqu'à produire quelque chose d'extraordinaire. Je tâtonne – la langue fermement coincée entre les dents sous le coup de la concentration –, déterminée à tout essayer dans ce recoin inconnu dont je dispose depuis treize ans.

Lorsque je jouis enfin, je m'allonge, en sueur, exténuée, la main courbaturée, folle d'excitation. Une sensation incroyable. Pas loin sans doute de ce que Fonzie doit ressentir en entrant dans la pièce avec un « Heeeeeey », ou la duchesse d'York lorsque Andrew l'embrasse. Je me sens propre, légère, heureuse. Rayonnante dans cette explosion céleste, avec mes oreilles bourdonnantes et mon souffle encore irrégulier, je me sens, disons-le, assez magnifique.

Je ne peux pas coucher les événements sur le papier de mon journal – Caz et moi nous menons une guerre d'indiscrétion, œil pour œil, dent pour dent, depuis des années. Parfois, elle inscrit des commentaires – « T'es vraiment pitoyable » – dans la marge, lorsqu'une entrée la dégoûte ou l'agace tout particulièrement.

Mais l'enthousiasme avec lequel je décris le reste de ma journée pourrait bien trahir l'intensité de ce que je ressens.

« Maman a acheté un pinceau pâtissier ! TROP PRATIQUE ! Sandwich au fromage pour le dîner – c'est teeeeeeeellllllllement bon. Papa est d'accord pour louer *Trois Amigos*. YESSSSSSSSS !!! »

Au cours des semaines suivantes, je deviens une masturbatrice extraordinairement virtuose. J'y investis un temps et des efforts phénoménaux. Je m'envoie en l'air dans une large sélection de lieux – le salon, la cuisine, au fond du jardin. Debout, assise sur une chaise, étendue à plat ventre, de la main gauche – j'aime varier les plaisirs. Je suis une amante imaginative et attentionnée envers moi-même.

Certaines après-midi, je m'enferme dans ma chambre, où je jouis pendant des heures et des heures et des heures – jusqu'à en avoir le gras des doigts aussi fripé que si j'étais restée dans le bain. Ce nouveau passe-temps est fabuleux. Il ne coûte rien, ne m'oblige pas à sortir de la maison et ne me fait pas grossir. Je me demande si tout le monde est au courant. Peut-être cela serait-il le début d'une révolution ! J'ai tellement hâte d'en parler à tout le monde, sauf que je n'en parlerai à personne, parce que c'est le plus grand secret de tous les temps. Plus secret encore que les règles, ou que la présence de boutons sur mon derrière.

J'en parle à la chienne, évidemment, et la chienne, comme à son habitude, se lèche la vulve – réaction semble-t-il appropriée, quoique insuffisante. Il me faut une audience plus vaste. Je dois m'en remettre aux vieilles méthodes.

« Si c'est pour me dire combien tu adores te branler, lance Caz dont le regard n'a rien à envier aux lasers fusant des yeux de Zod dans *Superman II*, alors je vais prier Dieu très fort pour que tu meures dans les quatre secondes. Je refuse d'entendre ça. »

Table des matières

PROLOGUE. Le pire anniversaire de l'histoire....	9
1. Je me mets à saigner !.....	25
2. Je me couvre de poils !.....	55
3. Je ne sais pas quel nom donner à mes seins !.....	73
4. Je suis féministe !.....	91
5. J'ai besoin d'un soutif !.....	113
6. Je suis grosse !.....	129
7. Je rencontre du sexisme !.....	149
8. Je suis amoureuse !.....	179
9. Je vais voir de la danse érotique !.....	203
10. Je me marie !.....	219
11. Je m'intéresse à la mode !.....	241
12. Pourquoi on devrait faire des enfants	267
13. Pourquoi on ne devrait pas faire d'enfants.....	289
14. Les icônes et ce qu'on en fait	303
15. L'avortement.....	329
16. Intervention	349
POST-SCRIPTUM.....	363
REMERCIEMENTS	379

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELHN000343.N001
Dépôt légal : mai 2014